

Forum de ce numéro (pages 3 à 9)

La mort

Editorial

Ces fous qui nous gouvernent

En 1967, Pierre Rentschnick et Pierre Accoce publiaient un livre qui faisait beaucoup de bruit: *Ces malades qui nous gouvernent*. Ils soulignaient que l'état de santé des hommes au pouvoir a souvent été déficient dans des moments critiques de décisions qui concernaient des millions d'individus. Pensons simplement aux conséquences dramatiques de la maladie de Chamberlain devant Hitler à Munich, celle de Roosevelt devant Staline à Yalta... Et que dire de Staline, Hitler, Mussolini et bien d'autres? Vingt-deux ans plus tard, on pourrait éditer un autre livre en remplaçant simplement «malades» par le mot «fous».

Expliquons-nous. Il y a actuellement dans le monde 14.500 ogives nucléaires. Les possesseurs de ces engins de mort sont au nombre de huit: les Etats-Unis et la Russie (qui disposent à eux deux du 92% de ces ogives), la Chine, la Grande-Bretagne, la France, le Pakistan, l'Inde, la Corée du Nord et Israël. Mais d'autres pays développent leur matériel de guerre en vue de posséder aussi l'arme nucléaire.

Les dépenses militaires globales de la planète sont estimées à 1739 milliards de dollars en 2017, selon

Sagesse de l'arbre

Le marronnier d'octobre
gardien de la paix des morts
signe de ses mains d'or
non pas le deuil
ou la séparation
mais le salut de l'accueil
comme un paysan au seuil
de sa journée
à la porte de l'étable

Mousse Boulanger
(à son ami Jacques Chessex)

les dernières données publiées par le Stockholm International Peace Research Institute (SIPRI). Cette somme traduit une hausse de 1,1% en termes réels par rapport à 2016. Elle représente 2,2% du produit intérieur brut mondial et correspond à une dépense de 230 dollars par habitant.

Avec une toute petite partie de ces dépenses, on pourrait lutter efficacement contre la pauvreté et éradiquer la plupart des maladies (la lèpre, la malaria, le choléra et la maladie du sommeil notamment) qui entraînent la mort de millions de personnes, notamment dans les pays pauvres de l'Afrique. C'est ce que les gouvernements devraient faire. Au contraire, ils augmentent leurs capacités militaires sous prétexte qu'ils sont menacés par leurs voisins. Les ogives actuelles permettent déjà de faire sauter dix fois la planète. Il faut être complètement irresponsable ou fou (ce qui est la même chose dans ce cas) pour développer un arsenal capable de détruire quinze ou vingt fois la Terre.

La Suisse consacre seulement le 0,8% de son PIB aux dépenses d'armement (cela ne l'empêche pas cependant de livrer des armes à des pays en guerre et des grenades utilisées contre les manifestants en France), contre 11,2% pour l'Arabie Saoudite et 4,7% pour les Etats-Unis. Cela ne l'empêche pas d'envisager de dépenser huit milliards de francs pour l'achat de nouveaux avions et équipements. A l'heure où la pauvreté augmente, où les acquis sociaux sont remis en cause et où les primes de l'assurance-maladie explosent, cet argent pourrait être utilisé plus judicieusement. Mais la sagesse ne fait malheureusement pas partie des qualités de nos gouvernants.

Comité rédactionnel de *l'essor*

Avoir 17 ans... et mourir à Gaza

Elle s'appelait Intissar al-Atar, jeune fille palestinienne, elle avait 17 ans.

Cet article est une réponse éloquent et concrète à l'article de Marc Gabriel «Avoir 20 ans... et mourir à Gaza» publié dans l'essor d'octobre 2018. C'est un extrait du livre de l'écrivain et intellectuel Noam Chomsky: «Qui mène le monde?», Lux Editeur, 2018, page 155-156. Les faits décrits se passent en 1987.

Peu après le déclenchement de l'Intifada, Intissar al-Atar, une jeune fille palestinienne (de 17 ans), a été tuée d'une balle par un résident d'une colonie juive voisine alors qu'elle se trouvait dans la cour d'une école de Gaza. L'homme faisait partie de plusieurs milliers d'Israéliens installés à Gaza grâce à des aides substantielles de l'Etat. Protégés par une

considérable présence militaire, ceux-ci se sont emparés d'une grande partie des terrains et des rares réserves d'eau de la bande de Gaza, vivant «avec opulence dans 22 colonies, entourées de 1,4 million de Palestiniens démunis», ainsi qu'en témoigne le chercheur israélien Avi Raz dans son récit du crime.

Shimon Yifrah, le meurtrier de l'écolière, a été arrêté puis mis en liberté sous caution: le tribunal avait décidé que le «crime [n'était] pas suffisamment grave» pour mériter l'emprisonnement. Le juge a signalé que Yifrah avait seulement voulu effrayer la jeune fille en lui tirant dessus dans la cour de l'école, et non la tuer. (...) Yifrah a écopé d'une peine de sept mois avec sursis, à la plus grande joie des colons présents dans la salle d'audience.

Ailleurs, le silence habituel. Après tout, ce n'était que la routine.

En effet, au moment où était libéré Yifrah, la presse israélienne rapportait qu'une patrouille de l'armée avait ouvert le feu en prenant pour cible la cour d'une école d'un camp de réfugiés de Cisjordanie, blessant cinq enfants, là encore dans la seule intention de les «effrayer». Les responsables n'ont pas été inquiétés, et l'événement est à nouveau passé inaperçu. Il ne constituait qu'un énième épisode du programme de «punition par l'analphabétisme», comme l'a baptisée la presse israélienne, comprenant la fermeture d'écoles, l'usage de bombes au gaz, le tabassage d'étudiants avec des crosses de fusils et la privation d'aide médicale pour les victimes.

Bernard Walter

Le coin du potache: humeur, humour... humort

S'il est un sujet qui échappe à toute tentative de rire, voire de sourire, c'est bien la mort. La mort, c'est sérieux. On ne plaisante pas avec la mort. On peut rire de tout, mais pas avec n'importe qui et surtout pas avec la grande faucheuse dont le sourire est ambigu, l'humour grinçant et le rire sarcastique... Tout ça avec cette façon incomparable de nous ôter toute envie de rire. Tournons-nous donc vers le très cher Epicure que notre

poussièreuse morale affecte de ne pas comprendre, à force de confondre matérialisme épïcure avec recherche sybaritique du plaisir. Pourtant, s'il est un philosophe qui sut nous rassurer à propos de notre inéluctable fin de parcours, c'est bien celui qui nous invite en son jardin. La Suisse romande peut s'enorgueillir d'avoir eu l'un des meilleurs hellénistes du défunt 20^e siècle en la personne du professeur André Bonnard

(1888-1959), qui a pris soin d'achever sa somme incontestée *Civilisation Grecque* avec Epicure. Lequel résume ainsi les choses: «Tant que nous sommes là, la mort n'est pas présente; et sitôt qu'elle est survenue, alors nous ne sommes plus là.» Grand et souriant merci à Epicure.

Marc Gabriel

La mer s'épanche

La mer nous a parlé dans son mutisme sage
Depuis le fond infect de ses eaux polluées
Et dit que nos méfaits l'ayant tant engluée
Qu'elle ne pourra plus porter cet héritage
La mer fera naufrage!...

Et ce sont des terriens par milliers qu'elle froisse,
Qu'elle rejette et broie contre rocs et débris...
Mais des larmes d'enfants consolent de leurs rires
Les plaintes de la mer et des mères l'angoisse.
Devant tant de carcasses...

Un enfant silencieux, étendu dans la fange
Regarde les oiseaux moqueurs des tsunamis
Et ne comprend pourquoi sa mère lui a mis
Deux bras oisifs au lieu de vives ailes d'ange!
Orphelin qui dérange...

François Iselin

(extrait de «*La mer s'épanche*», après le tsunami qui a fait 150.000 morts le 26 décembre 2004)

Coup de gueule

Protection de la vie?

Je suis protestant mais j'ai l'esprit œcuménique. J'ai beaucoup d'estime pour le pape François qui prend des positions sociales et écologiques que j'apprécie et qui ose dénoncer la pédophilie de certains prêtres et la mansuétude dont ils ont bénéficié de la part de leur hiérarchie.

Il n'en reste pas moins que je suis profondément troublé par les contradictions de l'Eglise catholique. En effet, le même soir à la télévision suisse romande, l'évêque de Sion manifestait son opposition à la mort assistée (sous prétexte que la vie est sacrée) et un reportage montrait que des prêtres abusaient sexuellement de sœurs qui n'osaient pas déroger à leur vœu d'obéissance. Pire encore, il était souligné que de nombreux avortements avaient été commis, ceci en contradiction totale avec la doctrine de l'Eglise.

Ces affirmations ne doivent pas servir d'amalgame et jeter la suspicion sur l'énorme majorité des serveurs de Dieu qui font un travail consciencieux et exemplaire. Mais il est permis de se poser légitimement une question: si les prêtres catholiques étaient autorisés à se marier comme les pasteurs, y aurait-il moins de cas de pédophilie et d'abus sexuels dans l'Eglise catholique?

Rémy Cosandey

Un destin inéluctable?

Dans un premier temps, nous ne pensions parler que de la mort physique. Cependant, en raison de l'intérêt des contributions reçues, nous avons décidé d'élargir le forum et d'aborder le sujet de la mort en général. Sujet délicat mais que nos collaborateurs ont su traiter avec beaucoup de tact.

Si la mort physique est inéluctable, la mort des civilisations et des langues l'est-elle aussi? On peut constater qu'elle dépend uniquement de l'attitude des humains, de leur volonté de lutter contre leurs défaillances ou au contraire de subir leur propre décadence. Les Romains avaient un célèbre dicton: «*Panem et circenses*» (Du pain et des jeux du cirque). A l'heure du smartphone et de l'individualisation forcenée, il dépend de nous que nous ne provoquions pas la mort de notre civilisation.

Rémy Cosandey

La mort n'en veut pas

Quand je parle de ma mort, la réponse de mes interlocuteurs est toujours la même: «*On ne peut pas savoir la date; pour tout le monde, c'est la même incertitude*». J'ai beau dire que, oui, mais étant donné mon âge – très avancé – elle s'approche vraiment, elle est imminente. Et c'est reparti: «*Vous n'en savez rien, c'est peut-être moi qui vais partir*». J'ai beau dire: «*Vous êtes à la fleur de l'âge, vous n'avez aucun risque de disparaître, vous êtes en bonne santé*». Non, non, c'est moi qui vais partir et ça me rend triste: je ne verrai plus les perce-neige l'an prochain, ni les jonquilles, ni les cyclamens. J'ai la chance de les voir encore cette année parce que le printemps est précoce. On me tourne le dos, j'ennuie avec mes prédictions stupides.

Un jour, j'ai rencontré un vieux, plus vieux que moi. Il m'a dit: «*Bonjour, vous avez vu le ciel comme il est bleu, on dirait un miroir, et les oiseaux sont de retour. Vous entendez les tourterelles turques, elles n'arrêtent pas de roucouler. Même les corbeaux font leur nid. Il y en a une paire qui casse les petites branches de mon robinier pour aller faire son nid dans le grand sapin du voisin. C'est le printemps, profitez-en, regardez-le bien, tous les jours, il ne dure pas longtemps*». Voilà qui m'a donné à réfléchir, je n'ai plus parlé de ma mort à tout bout de champ.

Mais ce sont les journaux qui ont commencé à parler de celle, qui devrait survenir mais qui se fait attendre, celle de Bouteflika, le président de l'Algérie. Il est actuellement à Genève (ndlr: il en est reparti le 10 mars), hospitalisé. Il n'y a pas d'hôpitaux dans son pays, mais des manifestations importantes, sans violence, parce qu'il veut se représenter pour un cinquième man-

dat alors qu'il est malade et que ses concitoyens n'ont pas entendu le son de sa voix depuis plusieurs années. Ils ne veulent pas qu'il s'inscrive pour un cinquième mandat et surtout ils ne veulent plus du système de corruption qui les gouverne. Ils ont réussi à le faire renoncer à un cinquième mandat, mais pas à renoncer à la présidence, alors ils continuent à manifester. Ils sont fatigués de ce vieil homme qui ne dirige plus le pays, mais qui l'endort et le conduit à la misère.

Pourquoi la mort ne veut-elle pas de ce vieillard alors que tout un peuple la lui demande, sans faire couler le sang. Où est la justice? Des enfants meurent chaque jour juste pour faire pleu-

rer des mamans et des papas. Mais parce qu'il est président de l'Algérie, Bouteflika ne peut pas mourir, il faut qu'il continue encore et encore, que la jeunesse de son pays soit au chômage, sans travail, alors qu'il peut s'offrir un avion pour l'emmener et chercher à Genève, le faire soigner là où on est certain que ça coûte le plus cher possible, et que grâce à toutes ces magouilles organisées par ses sbires, le pays s'enfoncé un peu plus dans la misère. Il a commencé ses mandats avec bonheur, il les termine lamentablement. Et la mort me veut pas de lui!

Mousse Boulanger

La Grande Faucheuse

Pour qui se prend-elle? Ce n'est qu'une metteuse en scène de pièces morbides. Un matin ou un soir, elle s'invite chez vous et se permet de prendre sous son long manteau un être qui vous est cher. Comment fait-elle son choix? Personne ne peut le dire. Elle frappe au hasard, elle assassine. Ce n'est qu'une voleuse de vies. Son horloge du temps est aléatoire. C'est elle qui décide de mettre un terme à celui qu'il vous reste à vivre. La comptable du temps qui vous est destiné, c'est elle. Sur quoi se base-t-elle? Personne ne le sait. Ses critères de sélection nous sont inconnus.

Alors, lorsqu'un jour, elle se permet de frapper à votre porte, vous voilà démunis. Vous ne disposez d'aucune arme, aucune stratégie pour déjouer ses plans machiavéliques. Elle ne fait aucune distinction, elle frappe les hommes, les femmes, et les enfants sans se préoccuper de leur âge, s'ils ont eu le temps de vivre, d'aimer, de profiter de leur passage, plus ou moins long, sur cette terre. Et lorsque vous êtes frappés par la perte d'un être cher, il ne vous reste que la mémoire de celui-ci. Ces souvenirs, ces moments heureux partagés vous appartiennent, et contre eux, elle ne peut rien. Elle n'a pas le pouvoir de les effacer. Malgré la douleur qui vous déchire, le souvenir du défunt restera gravé dans votre mémoire à jamais. C'est une autre façon de le faire vivre après la mort. Absent de votre quotidien, il vit à présent dans votre cœur. Et quand la Grande Faucheuse frappera un jour à votre porte, elle emportera avec elle votre vie et tous vos souvenirs.

Emilie Salamin-Amar

Mourir autrefois

C'est une chaude journée de juillet. Le soleil brûle si fort sur les vastes prairies qu'on voit l'air trembler comme au dessus d'un feu dans la nature. La petite maison du paysan Steffel paraît encore plus modeste dans cette poussière argentée, et celui qui voit le toit de chaume brun pourrait penser qu'il vient d'être brûlé par le soleil et qu'il s'assombrit au regard. Les deux poiriers devant la maison sont emplis de fatigue, comme s'ils voulaient s'endormir sous la chaleur lourde et le bourdonnement uniforme des mouches. Autrement, rien ne bouge autour de la maison qui pourrait les divertir, car tous sont partis aux champs pour aller charger le foin. Mais pas tout à fait tous.

*La mort est un pont suspendu
entre la vie et l'éternité.*

Jean-Louis-Auguste
Commerson (1860)

Il y a dans la petite chambre le vieux Steffel, qui attend la mort; et Urschel, sa paysanne, lui tient compagnie. Hier encore, le docteur est venu en consultation, il a voulu lui prescrire son médicament.

«Y en a pas besoin», a dit Steffel, «j'sais bien qu'c'est fini».

«Non, non, père», lui a dit le docteur pour le consoler, «on ne meurt pas si vite, tu ne dois pas renoncer à la vie.»

Mais Steffel n'a rien voulu entendre. «J'sais assez» qu'il dit; «vous dites ça à tout le monde. J'sens bien que demain, c'est la fin.»

Alors les femmes ont fait venir le curé; celui-ci est venu et il lui a administré les derniers sacrements.

Et depuis, le paysan Steffel est couché là, tranquillement, et il regarde le bas plafond blanc.

La paysanne Urschel est assise au pied du lit et elle lit dans le gros livre de prières noir les suppliques pour les mourants. Elle remue ses lèvres et murmure les mots, comme en elle-même; c'est le seul bruit dans la chambre; sinon, il règne un calme majestueux, comme devant la petite maison. Quelques rayons de soleil se

sont introduits entre les volets par la fenêtre et jouent sur la fourre de duvet fleurie de bleu, cherchant les mains de Steffel, comme s'ils voulaient lui apporter un dernier salut du dehors, là où ils se sont si souvent tenu compagnie, hiver comme été.

Et il est bien possible que le mourant le comprenne ainsi, car il caresse de ses mains la place où le rayon doré s'est posé. Ils ont toujours été de bons camarades, lui et le soleil, et il s'en est toujours réjoui, même si parfois il était bien brûlant. Le soleil l'a souvent aidé à rentrer le foin, et il lui a mûri ses blés.

Est-ce que là-haut c'est aussi la même chose, est-ce qu'ils ont de belles récoltes et du travail pour des bras solides?

D'après le curé, non; celui-ci lui a raconté que là-haut les anges jouent de la harpe et chantent alléluia toute la journée. Il le disait de bon cœur, mais pour le paysan Steffel, ça n'était pas vraiment une consolation. Peut-être que le curé ne sait pas tout, ou peut-être que pour les paysans ils font une exception?

*Mon père est mort comme il a
vécu, tranquillement et sans
bruit.*

Alexander Pope (1717)

Steffel ne s'attarde pas trop longtemps à ces considérations sur les choses célestes; il regarde à nouveau vers le plafond, et les rayons du soleil tremblent maintenant sur le châle de la vieille Urschel et sur le gros livre de prières noir.

D'un coup, le malade brise le silence, et, tournant la tête, il dit: «Femme, tu feras le repas à l'auberge.»

«Oui», dit la paysanne Urschel, interrompant ses prières, «on fera ça à l'auberge.»

«Et que ceux qui portent le cercueil, ils aient chacun deux chopes de bière, qu'on puisse rien dire de mal après.»

«Je ferai attention à ça», dit Urschel.

«Pas oublier dans le discours de parler de l'amitié, que ça soit un vrai enter-

rement», dit encore Steffel, et comme il voit que sa vieille paysanne écoute bien sérieusement ses dernières volontés, il en tire la certitude consolante que sa dernière affaire dans le monde sera accomplie comme il le faut, dans l'ordre, et que rien ne manquera de ce qui revient à un homme qu'on estime et honore.

*Chaque instant est celui de la
mort d'un homme et de la nais-
sance d'un autre.*

Pierre-Claude-Victor Boiste
(1800)

Aussi nombreux que soient les gens derrière son cercueil, aucun d'entre eux ne pourra dire quelque chose de mal de lui; il n'a de dette envers personne, et chacun, en passant devant son cercueil, devra lui donner l'eau bénite.

Et en réfléchissant à toutes ces choses, il voit se dérouler toute sa vie devant lui, comme si elle lui était montrée et qu'il était spectateur. Le travail et les plaisirs s'y entremêlent, mais c'est le premier qui revient le plus souvent; la joie et les soucis, la jeunesse et l'âge, et là entre reviennent toujours les efforts et le labeur pour son petit domaine.

Le paysan Steffel ne remarque pas du tout quel long voyage font ses pensées, mais Urschel le voit, et elle allume les cierges qui se trouvent sur la table au pied du lit. Les petites lumières falotes brûlent dans un petit craquement, et d'un coup, Steffel est arrivé au bout de son voyage; devant les images se glisse une grande paroi sombre, et Urschel dit maintenant le Notre Père pour les âmes défuntées au purgatoire.

Dehors, le soir est tombé. Les deux poiriers sont sortis de leur sommeil et tremblent au gré de la brise; leur ombre s'étend sur le coin de la maison et les prés, jusque sur le chemin sur lequel s'en revient maintenant le char chargé de la moisson.

Ludwig Thoma, écrivain bavarois
(1867-1921)

Traduction Bernard Walter

Quelques mots sur EXIT

EXIT ADMD Suisse romande a vu le jour en 1982. C'est dans ces années-là que se développent les premières unités de Soins Intensifs (SI) et l'enthousiasme des médecins pour ces nouvelles pratiques de réanimation conduit parfois à des désastres: patients décérébrés ou en coma végétatif de longue durée. Les patients prennent peur: les merveilles de la médecine n'en sont pas toujours et personne ne veut mourir comme cela. On commence à parler de directives anticipées et droit des patients.

Personnellement, je n'aime pas tant le sigle ADMD, association pour le droit de mourir dans la dignité. Un jour c'est notre dernier jour et l'on meurt, c'est tout, il n'y a pas de mort digne ou indigne, cela n'a pas vraiment de sens.

Exit à ses débuts, c'est surtout cela, faire respecter les directives de ses membres. Un jour, un jeune médecin très courageux a décidé d'aider une personne qui demandait à mourir et a pratiqué le premier suicide assisté en se fondant sur l'article 115 du CPS qui ne sanctionne pas l'aide apportée à un suicide lorsqu'elle est désintéressée. J'aimerais ainsi ici rendre hommage à notre ancien président, Jérôme Sobel, sans lequel Exit ne serait pas l'association qu'elle est aujourd'hui.

Exit suisse romande c'est 29.000 membres à l'heure où j'écris ce billet, une association reconnue qui peut compter sur une trentaine de bénévoles et dont l'activité est admise dans la plupart des établissements médico-sociaux de Suisse romande.

En 2018, 467 dossiers ont été examinés par nos médecins conseils et 299 décès Exit ont eu lieu. Le différentiel entre demandes d'aide à mourir et décès par Exit illustre l'effet rassurant de savoir que l'association vous aidera lorsque plus rien ne sera supportable. Cette certitude reconforte et apaise, et souvent permet à la personne de continuer à vivre.

La personne qui sollicite une aide à mourir doit faire les démarches permettant l'examen de sa demande par nos médecins conseils: s'inscrire à Exit si elle n'est pas déjà membre, payer la cotisation, faire sa demande d'aide au suicide par écrit, parfois, si elle n'est plus en mesure d'écrire, solliciter un notaire pour obtenir un acte authentique ou une légalisation de sa requête, demander à son médecin un certificat de son état de santé. Enfin, fournir un document prouvant qu'elle a sa capacité de discernement.

Les critères d'acceptation sont les suivants: être membre, majeur – donc avoir 18 ans révolus – domicilié sur le territoire Suisse, disposer de sa capacité de discernement et être atteint soit d'une maladie incurable, soit de souffrances intolérables, soit de polyopathologies invalidantes liées à l'âge.

Mon engagement à Exit? Il me semble naturel. Les patients ont des droits, ce qu'ils disent doit être entendu.

Une étude représentative a été menée en 2010 par l'équipe du Prof. Christian Schwarzenegger, de Zurich; cette étude et ses résultats interpellent: 86% des personnes interrogées souhaitent que les médecins se chargent de l'aide au suicide. Et 61% trouvent que le personnel soignant devrait aussi y prendre part. Claire discrédence, donc, entre la population et celles et ceux qui la soignent. (cf. Article de Jean Martin, parue dans *Reiso* le 5 octobre 2010). L'étude date de 2010

certes, mais je suis quasi certaine que ces chiffres sont toujours valables. Or la FMH vient de refuser les nouvelles directives de l'ASSM «face à la fin de vie et la mort» à cause de ses articles concernant le suicide assisté en arguant que les médecins devaient donner un signal clair à la population et ne l'admettre que lorsque la mort est proche, les souffrances intolérables étant un critère trop flou.

Quel signal? Que seule la mort naturelle est valable? Pourquoi?

Les patients devront-ils arborer un gilet jaune pour que le corps médical les entendent?

J'ai décidé d'aider Exit parce que mes confrères médecins sont peu nombreux à s'engager et que notre association a besoin de médecins dès lors qu'il faut une ordonnance pour obtenir le pentobarbital... et personnellement, je trouve que l'on a le droit de décider de sa mort lorsque votre état vous fait vivre un calvaire.

Les demandes d'aide à mourir ne sont jamais un caprice d'êtres égoïstes, fiers de leur autonomie et soucieux de ne pas perdre leur dignité comme le prétendent certains de nos détracteurs.

Je fais des accompagnements depuis 2008, et chaque fois, ce que je vois, c'est une personne qui a réfléchi, pesé sa situation, informé ses proches et ceux qui lui sont chers, et le jour prévu, elle est entourée par des amis ou sa famille entière et échange encore avec ceux qu'elle aime avant de s'endormir pour toujours.

S'ils ont choisi le moment de leur mort, c'est que tous savent que leurs jours sont comptés. Que ce soit en jours ou en mois, rien ne peut être fait pour améliorer leur état ou différer la mort qui vient. Et il y a des états qui pour certains ne sont plus compatibles avec la vie, avec leur vie. Ce ne sont pas de gens qui zappent et rompent d'avec leur vie, faute d'avoir pu s'adapter aux changements survenus, la plupart ont tenté de le faire, longtemps même parfois, mais en vain, leur calvaire reste le même.

Je me souviens de celui qui m'a dit, j'aime la vie, au fond, je n'ai pas tant envie de mourir, mais il le faut bien, de toute façon elle ne saurait tarder la mort et elle ne sera vraiment pas jolie (il allait mourir étouffé) j'aime mieux la choisir que de l'attendre.

Mort naturelle ou choisie, la mort reste la mort. Il n'y a pas de bonne ou de mauvaise façon de mourir. Il y a des morts totalement inattendues qui laissent les proches désespérés, d'autres lentes, parfois trop lentes, il y a celles qui sont pénibles à vivre pour l'entourage quand la période d'inconscience médicalement provoquée ou non se prolonge, et celles dont on aimera à évoquer le souvenir. Mon expérience est que les morts par suicide assisté laissent de très beaux souvenirs d'échanges intenses et précieux.

Dr Daphné Berner
Ancien médecin cantonal de Neuchâtel

L'opportunité d'une vie en conscience

Je suis tous les jours frappée de constater comment le commun des mortels met de côté la mort en en parlant comme quelque chose qui ne le concerne pas avant d'y être confronté directement par la perte d'un proche ou la limite tardive des traitements face à sa propre maladie. Je suis pourtant persuadée que cette réflexion est à entamer pour chacun de nous, mortel, car la mort peut arriver à tout moment. L'unique chose qui nous différencie de la personne gravement malade c'est qu'on ne connaît pas le nom de notre épée de Damoclès et qu'elle ne nous fait pas encore souffrir, mais on sait qu'elle peut nous tomber sur la tête soudainement, par accident.

Parler de la mort ne consiste pas à annoncer la mort à venir, mais en parler de mortel à mortel car elle fait partie de la vie. Pour l'aborder il faut déjà y avoir songé préalablement pour soi: et si je mourrais demain? Qu'est-il essentiel à vivre maintenant, à dire, avec qui, où, comment? Qu'est-ce que je veux, où cela va-t-il me mener, est-ce ce dont j'ai envie? Ces questionnements influent fondamentalement sur la vie et face à la maladie et les alternatives qu'elles proposent. Ce processus entamé, l'espoir ne réside plus dans des traitements pour un mieux parfois inaccessible, mais il tient dans le sens que l'on peut donner à cette vie et à cette mort. Cette prise de conscience d'une fin change la saveur de l'instant qui devient dès lors très précieux.

Cette étape de vie devient une opportunité! Permettre cet échange dans le cercle intime concentre les relations sur l'essentiel: les masques tombent et les émotions sont à vif: qu'ont-ils à vivre et à partager? S'ensuivent naturellement les interrogations existentielles autour de la mort: comment cela va-t-il se passer? De quoi ai-je peur? Qu'est-ce qui me rassurerait? Qu'est-ce qui est possible, où, comment, avec qui? Ce moment est toujours très apaisant autant pour la personne malade, pour les proches, que pour le personnel soignant. La parole est désormais libérée, sans tabou. L'atmosphère est plus légère, le partage plus intense, chaque instant est vécu pleinement. TOUT est partagé

alors qu'avant chacun cheminait seul dans son coin pour préserver l'autre. Parler de la mort n'est donc pas morbide mais porteur de sens et donne de la valeur à la vie!

Sans savoir ce qu'il y a de l'autre côté, je peux témoigner de cette paix qui emplit les moments de fin de vie lorsqu'on cesse de repousser la mort à tout prix. Cette mort finira de toute façon par arriver et si on la regarde en face, l'accueillant comme faisant partie du chemin, la sérénité s'installe... Je suis aussi forcée de constater que ceux qui n'ont pas de spiritualité ont plus de mal à vivre l'instant et se laisser partir. Ils ont des fins moins paisibles. Exit, Dignitas... A travers ces demandes de suicide assisté s'expriment la peur de la déchéance, de la mauvaise image laissée mais surtout le besoin de garder la maîtrise sur ces instants sans avoir à s'abandonner à l'amour de l'entourage ou encore à cet instant présent. Ces organisations sont porteuses d'espoir comme un exutoire à une souffrance non soulagée, une sortie au cauchemar que la maladie peut imposer. Je crois pourtant intimement que ces moments de fin de vie permettent de se laisser aller à cette intimité, cet Amour... L'abbé Pierre disait: «La vie est le temps donné à chacun pour apprendre à aimer». Ces moments sont indélébiles et porteurs pour ceux qui restent...

Quant à la mort néant, elle est aussi détentrice d'espoir car libératrice de cette dépendance et impuissance, de ce corps qui donne le sentiment de ne plus être à soi car ne répondant plus, de ce non-sens. Même si l'on ne croit en rien après la mort, il reste les souvenirs de la personne qui s'en va qui teinteront toujours le chemin de ceux qui restent, la possibilité de faire germer tout ce que l'on a reçu. La mort n'est donc pas une fin en soi: le rien n'existe pas, il restera toujours une trace de l'existence quelque part. De ce qui a été naît une nouvelle énergie teintée de ce passage. En parler permet donc de faire émerger la vie.

Malgré tout ce vécu dans ces moments de fin de vie, quand la mort est là, commence un nouveau chapitre. Concrètement, il reste un corps dont il va falloir s'occuper:

veut-on participer à la toilette mortuaire, peut-elle se faire à la maison? A-t-on déjà choisi les habits? Le corps peut-il demeurer à domicile jusqu'à la cérémonie ou veut-on le laisser à la morgue, en chambre funéraire ou à la crypte? Veut-on participer à la fermeture du cercueil pour y déposer un texte, un dessin, un doudou ou que sais-je, faire au défunt un dernier adieu dans l'intimité?

Tout cela peut sembler n'être que des détails, pourtant ils prendront toute leur importance. S'ensuivent toutes les questions des dispositions de décès. Avoir pris le temps de se questionner auparavant permet d'adoucir cette confrontation à la mort. Cela permet aussi de faire nos propres choix qui prennent tout leur sens et non de se laisser convaincre de telle ou telle manière de faire pour entrer dans la théâtralité conventionnelle. La mort n'est désormais plus une abstraction, elle amène concrètement des changements dans la vie de famille, dans l'entourage, le voisinage, le quartier, le milieu professionnel, les croyances, la manière de vivre... notre positionnement face à elle est désormais complètement chamboulé.

Cette mort modifie le regard que l'on porte sur les rôles de chacun. Les relations dans la communauté changent. Il y a enfin ce lien particulier avec «notre» mort qui reste et doit changer. La personne décédée laisse aussi des affaires: elle la révélerait parfois d'une manière qu'on ne connaissait pas. Est-on prêt à la laisser partir? Qu'a-t-on envie de garder, pourquoi, à quoi cela nous rattache-t-il? Il est tout à fait étonnant mais tellement courant de constater toute la symbolique que prennent les choses matérielles. Il y a tout un temps d'appropriation du mort, de ce lien privilégié qu'on a partagé du temps de son vivant qui nous est propre et qui nous distancie des autres qui n'ont pas ce même vécu. Une envie de se renfermer seul avec ça. Il faut du temps pour pouvoir enfin l'exprimer une fois avant d'être prêt à le laisser partir. Les rites aident à définir ce lien qui était, ce qu'il a représenté, ce qu'il restera, pour aboutir à l'état actuel, la mort, et que sa place

est ailleurs pour que les vivants puissent retourner à la vie: toute une symbolique et une traversée de désert.

Ce processus, à l'heure actuelle entouré à notre demande par de multiples professionnels, est pourtant un processus naturel. Et c'est bien là l'essence de mon message, il y a «juste» à se laisser la place pour

le vivre et le dire selon ses propres besoins comme on sait si bien le faire dans la vie! N'attendez pas l'ABCdaire des professionnels car ils ne savent pas mieux que vous ce qui est bon, mais surtout nombre d'entre eux seront empruntés pour l'aborder...

Alors pourquoi ne pas tenter l'expérience d'y penser pour soi dès

maintenant puis de partager cette réflexion avec ses proches? Tout ce qui en ressort est étonnant de par la vie et les liens qui se renforcent... Je ne peux que vivement vous y encourager!

Colette Gaudin
Infirmière en santé communautaire

La mort des langues

Depuis près de 5000 ans, les linguistes estiment qu'au moins 30.000 langues sont nées et disparues, bien souvent sans laisser de trace. Dernièrement, la mortalité des langues s'est accélérée, surtout depuis les conquêtes colonialistes européennes. Alors qu'en Europe on perdait une bonne dizaine de langues à cette époque, l'Australie et le Brésil, pour ne citer que ces deux pays, en perdaient plusieurs centaines. Ailleurs, dans le monde, et plus particulièrement en Afrique, plus de 200 langues ne sont plus pratiquées que par 500 locuteurs. C'est également le cas de très nombreuses langues amérindiennes ainsi que celles que l'on pratiquait dans des régions reculées de l'ex-URSS, ou encore en Chine (Ingouches, Kalmouts, Mécétiens, Nus, Achangs, etc.).

Il paraît qu'actuellement, une langue disparaît tous les quinze jours. Ce qui en fait 25 annuellement! Rien qu'en Indonésie, 300 des langues parlées sur 600 sont en train de mourir. Et l'hécatombe n'est pas terminée, plus des 860 langues pratiquées en Papouasie-Nouvelle-Guinée sont en voie d'extinction. L'Afrique et l'Inde utilisent plus fréquemment l'anglais au détriment de leurs multiples langues régionales, et ce depuis l'avènement de la mondialisation. Que de richesses perdues! Et dire que nous n'en sommes qu'au début.

Certains experts prévoient qu'au cours de notre siècle actuel, près de 50%, si ce n'est 90% des langues parlées sur notre planète auront disparu. Ce qui revient à dire que ce n'est pas loin de 3000 à 4000 qui partiront dans les oubliettes de la connaissance universelle. La mort des langues est malheureusement une conséquence inévitable de la suprématie des langues dites fortes

dans cette arène linguistique où combien meurtrière. L'avènement de l'informatique et de l'Internet va forcément accélérer ce processus destructeur dans les années à venir. Lorsqu'une langue meurt, ce n'est pas seulement un moyen de s'exprimer,

de communiquer qui s'éteint, c'est toute une pensée, une culture, une autre vision du monde avec ses rites et ses croyances qui disparaissent avec elle.

Emilie Salamin-Amar

Lumière, nuit et mort

Lumière et vie paraissent indissociables. Comme nuit et mort, d'ailleurs. Ainsi a voulu le destin de l'Univers, du moins celui de notre planète.

Ce court préambule permet d'aborder le thème de la lumière électrique dans nos rues. Sachant que le soleil, source de lumière, indispensable aux humains comme au moindre brin d'herbe, est la nuit substitué par la lumière électrique, celle-ci représente le confort de nos sorties nocturnes et un gaspillage qui, ajouté à tous ceux qui augmentent le carbone, «assassine» la Terre.

Il faut donc la protéger, notre bonne vieille Terre! Alors il est question de diminuer l'électricité des rues, ce que la majorité de personnes âgées regretterait. Monsieur Debrot (*essor* numéro 1 de 2019), que je remercie au passage pour l'excellent historique de la lumière, semble en toucher la raison: la peur.

Oui, nous n'aimons pas l'obscurité dans les rues, trop synonyme de nuit, d'agression, de souffrance et de mort violente si loin du lit douillet où il nous arrive de nous projeter pour le moment de notre mort. Cette mort violente s'inscrit la dernière sur la liste des différentes morts possibles.

La notion de mort s'acquiert en général assez tôt par l'être humain, mais il n'y pense qu'à partir d'un certain âge; voilà pourquoi les personnes âgées ressortent des statistiques dans la catégorie de ceux qui refusent la diminution des lumières dans nos rues.

Néanmoins la personne âgée est bien plus consciente que les problèmes de la Terre tiennent en grande partie au comportement humain. Elle en assume la responsabilité dans sa vie de tous les jours plus rigoureusement, sauf Trump négationniste du changement climatique....

Pierrette Kirchner-Zufferey

Performer sa mort

S'inscrire à une Association d'Assistance au suicide et payer une cotisation, parfois plusieurs années avant... de *ne pas* recourir à l'offre le moment venu, voilà une situation qui mérite d'être analysée.

Dans notre société où l'espérance de vie nous fait interpréter la mort des jeunes individus comme une tragédie, il apparaît comme hors de question de penser pour eux la possibilité d'un suicide assisté. Par contre, l'assistance au suicide est envisageable et sur le point d'être admise comme une bonne solution quand cela concerne les vieux.

Quand j'enquête sur les motivations à envisager pour soi-même et pour d'autres le suicide assisté, j'obtiens des arguments concernant le refus de souffrir au-delà du supportable, d'atteindre un état de déchéance inacceptable, de dépendre entièrement d'autrui, etc. Souvent les questionnés évoquent des parents ou des amis dont l'état pathologique leur était si pénible qu'ils leur souhaitaient d'être délivrés par la mort. Constatons ici que les motivations portent sur le refus ou l'évitement de certains phénomènes, mais ne s'assimilent pas au *vouloir mourir* proprement dit.

Le *vouloir mourir* ne peut pas être anticipé, ne peut être énoncé que juste avant que l'acte («assisté») de mourir ait lieu! (les associations ne devraient-elles pas être payées à l'acte?)

Comment une conscience actuelle avec un point de vue situé ici et maintenant, peut-elle se projeter dans un avenir où tous les paramètres sont incertains? Il s'agit d'un saut dans l'inconnu, d'un pari, de payer une assurance pour se prémunir des risques envisagés, les risques potentiels accompagnant sa vieillesse et sa mort.

La fréquentation d'âgés malades et souffrants dessinerait pour cette même conscience des traits un peu plus précis, applicables à son propre avenir risqué. Mais justement, attribuer aux autres certains sentiments, états affectifs, certaines qualités (qu'on ne voudrait pas pour soi),

n'est-ce pas, en l'occurrence, projeter sur eux le spectre de sa propre finitude?

Donc l'offre d'assistance consiste en une cotisation-assurance, non pas pour mourir plus tard (cela arrivera de toute façon, pas besoin d'assurance!), mais pour éviter, rejeter, supprimer certains tourments et ennuis considérés comme insupportables, inacceptables, c'est-à-dire négatifs, accompagnant, selon une certaine probabilité, les prémices et les entours de sa mort.

Or, les anticipations et appréhensions des tourments ne trouvent pas leur origine au fond des âmes individuelles, monades isolées du monde. Elles sont dictées par un *champ social* (Bourdieu) dont les acteurs-experts, les objets, les intérêts, les valeurs et les enjeux interagissent et forment une dynamique, une logique et des objectifs. Il s'agit ici du *champ* où fonctionnent en synergie *vieillesse, mortalité, médecine* et *technosciences* et qui produit un discours, des représentations et pratiques sociales, des institutions qui passent pour sensés et rationnels, et qui sont médiatisés et renforcés chaque jour. Ainsi, le citoyen, pour résoudre ses problèmes existentiels, est amené à les appréhender, à se les approprier dans les termes suivants de ce *champ*:

La mort et la vieillesse sont devenues «hospitalières» (Jean) et médicalisées. Le vieillissement humain n'est plus considéré comme naturellement accompagné de divers maux: ceux-ci sont aussitôt traduits en signes de pathologies. La promulgation de la «maladie d'Alzheimer» comme maladie du siècle (Baqué) – mais qui manque encore de preuves tangibles, de traitements efficaces et sans dangers et qui est sur-diagnostiquée (Van der Linden, Jean, Nau et bien d'autres) – et la tendance de la médecine à réduire les déficits au substrat organique (le cerveau) ont institué la pathologisation de la vieillesse, parce que décrétée terrain favorable à toutes les maladies neuro-dégénératives avec pertes cognitives. Le marché du vieillissement apporte des dividendes aux industries pharmaceutiques.

Le prolongement de la vie humaine des habitants occidentaux a provoqué chez eux, au premier signal, la peur de la maladie d'Alzheimer avec son tableau de pertes cognitives et de perte de la raison tout entière, constamment mises en exergue.

Le fait que la médecine prône le traitement réparateur au dépens de la clinique, les normes médicales et non l'histoire et la normativité propres du patient (Canguilhem), le fait que la recherche médicale se technicise (biotechnologies) rend la frontière entre vie et mort instable. Les cas médiatisés de vies purement végétatives soulèvent des interrogations angoissées sur le rôle de la médecine en fin de vie.

La chronicité est vue comme indigne, voire infrahumaine, la vie des vieux dépourvue de force productive est dite onéreuse («fardeaux», «coût de la santé»), le travail d'accompagnement est inadéquat (car sous l'emprise du modèle médical), sous-développé, dévalorisé, mal payé, féminisé (sous prétexte des qualités «naturelles» de maternage des femmes), les vieillards dépendants finissent placés et *stabilisés* dans des institutions où, suite à des procédures de rationalisation et de gestion entrepreneuriale, la violence institutionnelle n'est pas rare.

Hormis le fait qu'il est fonction des constituants décrits ci-dessus, le choix de cotiser pour obtenir ultérieurement une fin de vie maîtrisée, procède de l'esprit néo-libéral: se croyant libre et autonome, le citoyen consent au modèle de performance individuelle; travaillé par ses craintes, il se coule dans la performance sociale et apolitique, opte pour une solution clés en main, une mort planifiée et sans bavures, étrangère au tragique inhérent à sa condition mortelle.

Margaret Zinder
Chercheuse en sciences humaines et sociales

Les références bibliographiques sont indiquées dans la version électronique – www.journal-lessor.ch – de cet article.

Le monde se meurt

Comme dit Pascal, «chacun sait qu'il doit mourir, mais personne ne le croit». «Notre monde a été prévenu qu'il doit mourir, mais il ne le croit pas.» (Jacques Blamont, astro-physicien, Introduction au siècle des menaces, Odile Jacob, 1er mai 2014). Les citations de cet article sont tirées de cet ouvrage.

A quoi faut-il croire?

Chacun de nous songe à sa propre mort et celle de ses proches. Mais qui se soucie vraiment de la disparition probable de tous ses semblables? Ayant vécu deux mille ans, on croit l'humanité immortelle. Pourtant, l'humanité a tant usé et abusé de la terre, qu'épuisée, celle-ci ne pourra la supporter plus longtemps. Débarrassée de son espèce la plus invasive, la terre continuera de tourner, mais sans ses précieux habitants. Si un dieu créa cette Terre, il est probable qu'il ne veuille pas récidiver. Plutôt envoyer l'humanité punissable dans son Enfer, qui lui, sera épargné!

L'humanité est menacée, mais ce ne sont plus seulement quelques peuples, qui arrachés à leurs terres hostiles viennent mourir en mer ou buter contre les citadelles des puissants. Ce ne sera pas non plus ceux et celles que les guerres ensevelissent sous leurs bombes. C'est l'humanité tout entière que guette maintenant la mort. Alors que l'espérance de vie humaine a augmenté sur la terre, la sienne a été réduite comme peau de chagrin!

Au cours de sa longue histoire, l'humanité a déjà failli être engloutie par une catastrophe climatique, le Déluge. Mais un certain Noé, ancêtre de l'humanité, pu alors la sauver, ainsi que d'autres espèces amies de l'homme. Et puis il semblerait que les Dix Plaies d'Egypte présageaient celles qui nous menacent actuellement. Elles n'étaient certes pas dues à nos émissions de gaz carbonique, mais à celles émises par des irrptions volcaniques.

Fuir, mais où aller?

Quoi qu'inventent les auteurs de science-fiction, la fuite est impossible. Aucune planète du système solaire ne peut offrir l'hospitalité: nous n'avons que la nôtre.

La fuite dans les drogues mystiques ou dormitives ne nous sont plus d'aucun secours. A quoi sert-il encore d'implorer les cieux qu'ils nous accordent un sursis passager, puisque nous vivons désormais dans un monde fini? Les grandes civilisations d'antan ayant été anéanties par l'Occident, nous n'y trouverions aucun refuge. Quant aux terres en friches où nos pères immigrés débarquaient, elles ont toutes été spoliées, confisquées ou saccagées. Et puis aucune autre planète n'est à même de nous accueillir dans la fuite. N'en déplaise aux colporteurs d'illusions: le monde est bien fini et sa fuite sans issue.

Pourquoi ce déclin ?

«Le progrès toujours accéléré de la technologie et les changements dans les modes de vie donnent à penser que nous nous approchons d'une singularité essentielle dans l'histoire de l'espèce, au-delà de laquelle les affaires humaines telles que nous les connaissons ne pourront

pas continuer» (John von Neumann, mathématicien et physicien, cité par Blamont).

Cette «singularité» est une anomalie irréversible suite à laquelle plus rien n'est pareil à ce qui fut. L'humanité aurait alors atteint un point de non-retour. Espérer? Certes, nous espérons tous nous en sortir, mais, à ce jour, rien n'a été consenti pour subsister un demi-siècle de plus. La raison? La «boulimie» consumériste que nous n'avons pas su restreindre à temps. Mais comment la réfréner encore? Il aurait fallu que la majorité neutralise, par la force au besoin, la petite minorité de nantis qui lui a infligé son système économique de consommation destructive, la rendant ainsi complice et otage. Cette saine révolte-là, nous n'avons pu l'assumer tant les possédants ont amassé de fortune, de pouvoir et d'arrogance pour la museler.

Le problème principal est la boulimie dévastatrice que propose le modèle occidental à l'humanité.

Nous avons aussi cédé aveuglément à l'illusion que les Etats et les institutions internationales à leur botte protègeraient exploités et démunis, mais ceux-ci ont été trompés par des rengaines de progrès, croissance et abondance. Ainsi, le monde d'en bas a troqué égoïstement la consommation des miettes tombées des usines contre la liberté de choisir ce dont il avait besoin: des biens de première nécessité, répartis entre tous et qui étant durables, n'affecteraient en rien les ressources naturelles communes dont ils sont issus.

Nous voilà donc piégés pour avoir élu et laisser faire les complices du capital, cette mafia de gouvernants avides du pouvoir que leur donnent aveuglément nos suffrages.

Science inconsciente?

La seconde moitié du XX^e siècle a démontré la fausseté de l'idée que la science guérirait les maux de l'humanité... La science guérit des maux, mais en engendre d'autres que nous ne savons pas guérir, car les remèdes seraient alors politiques. Et ceux-là mêmes qui devraient les appliquer n'oseraient en prendre le risque.

On le constate, les Etats et institutions internationales sont de moins en moins à même de juguler leur désastre planétaire. Leurs bonnes intentions, conférences climatiques, protocoles, alarmes du GIEC se suivent et se ressemblent, sans aboutir, et le changement climatique avance au pas de charge, libre de la moindre entrave que les politiciens devraient lui opposer. C'est que secrètement, ces opportunistes ne veulent pas se priver du juteux marché capitaliste qui nous tient dans ses serres. C'est là le véritable effet de serre!

Qui donnera le coup de grâce?

L'Humanité est face à un Exit collectif, mais, le moment voulu, certains préféreront peut-être la lente et douloureuse agonie des guerres armées ou commerciales que les puissants s'acharnent à fomenter. Ce sont eux, les Trump, Bolsonaro, Netanyahu, Erdogan, Assad et tant d'autres à venir, qui sonneront l'hallali. Comme Hitler, ils ont bien réussi à se faire élire et aduler!

François Iselin

La guerre m'a parlé de loin

Farangis Habibi, Editions Stock collection. Puissance des Femmes, 2019

La voix de Farangis Habibi traversait hier les fuseaux horaires et aujourd'hui son livre nous murmure l'histoire d'une vie. Journaliste à Radio France Internationale (RFI), elle a dirigé avec un enthousiasme et une compétence reconnus internationalement le service persan durant 20 ans. Ce récit d'une belle et sobre écriture éclaire une vie d'engagements, de questionnements existentiels «ces moments de vie sont marqués par mes arrachements, déchirements et autres déplacements». Il ne s'agit pas d'un récit linéaire, chronologique. L'auteure procède par touches impressionnistes, par associations d'images à partir de son présent ici, en France, pour évoquer ce passé là-bas. Les éclats de son histoire personnelle constituent des fragments de l'Histoire de l'Iran. Les mots choisis ne veulent pas agresser le lecteur mais il saisit l'intensité et la violence des situations relatées.

La seule beauté durable est la beauté du cœur.

Proverbe iranien

Cadette d'une fratrie de 6 enfants, elle a 19 ans quand elle arrive à Paris en 1966. Elle obtient un diplôme en Langue et Civilisation françaises, notant au passage des différences entre les enseignements. En Iran le contenu aurait été de la poésie persane, en France on formait des «philosophes en herbe».

Dès 1968 ses études en Sciences humaines à la Sorbonne puis à Vincennes la conduiront à une formation de sociologue avec une attention particulière aux questions féminines. La rencontre de militants opposés au Chah sera déterminante. Elle admet qu'il y avait une méconnaissance de la réalité: «On jouait la Révolution à distance.»

1979 chute du Chah suivie du retour en Iran des militants en diaspora. Les premières semaines de la Révolution sont vécues dans la ferveur des bouleversements espérés: «Nous passions les nuits à débattre, à traduire ou à composer des brochures pédagogiques à l'usage des femmes ou des ouvriers.»

Quelques mois après, les «coups de gourdin pendant nos manifestations contre l'interdiction des journaux, contre le foulard obligatoire» concourent à établir l'ordre nouveau. Seule note positive, l'Université «purifiée par la foi islamique» s'ouvre aux filles de familles ultra-traditionnelles. «Certaines qui se distinguaient par leur soif d'apprendre et par la conscience qu'elles avaient de leur condition, furent parmi les pionnières d'une deuxième Révolution, celle des femmes iraniennes, qui se poursuit aujourd'hui lentement mais sûrement.»

Le cortège de la terreur, avec ses arrestations, ses tortures, ses fusillés, accompagne la post-Révolution. Des passages étonnants relatent les autodafés salvateurs pratiqués dans des caves par les possesseurs de livres interdits ou l'effeuillage de tels ouvrages le long des routes, les pages volantes venant se coller aux essuie-glace des voitures.

La diffusion en 2017 d'un reportage à la radio sur un camp de réfugiés à la frontière turco-syrienne la bouleverse, un cri d'enfant au milieu du chaos réveille des souvenirs. «C'est un cri à la frontière entre la bombe et le sol. Entre ceux qui restent et ceux qui sont emportés. C'est un cri qui se moque des mots tels que la guerre, la ruine, la perte.»

La mort n'est qu'un mariage avec l'éternité.

Proverbe iranien

Ressurgit l'angoisse insupportable des bombardements de la guerre Iran-Irak. Ce n'est qu'après la septième année de guerre, en 1987, que l'auteure décide de quitter l'Iran. L'ayatollah Khomeiny a déclaré que «la guerre est un don de Dieu» et si nécessaire on la poursuivrait pendant 30 ans.

«Pour moi il n'était pas question de faire l'offrande de mes enfants à ce don divin et j'avais peur pour eux.»

L'exil à Paris. Un emploi dans un atelier de tricot, salaire aux pièces; des démarches pour un titre de séjour; des conditions précaires. Elle saisit

sa chance lors de la création par RFI d'un service persan.

Les pages consacrées à la langue sont superbes. Lors de son apprentissage du français, elle avait buté sur le décalage entre l'écrit et l'oral, concluant malicieusement: «les mots ne dévoilent pas tout ce qu'ils enferment». Pendant longtemps elle s'est interrogée sur la relation entre l'exil, la perte de son pays et la langue. Elle trouve la réponse chez un penseur iranien: «mon pays est ma langue». Ainsi l'auteure peut écrire: «Oui, la langue m'a montré le pays le plus intime, celui où on peut circuler en toute liberté. Elle m'a permis de me perdre et de me retrouver dans la langue française. Maintenant, j'ai deux pays.»

Quand la corde de l'injustice grossit outre mesure, elle se déchire.

Proverbe iranien

L'Iran ce sont aussi les souvenirs d'enfance, une famille très unie, les parfums des épices, Norouz la joyeuse fête du Nouvel-an. Tout ce qu'on souhaite transmettre à la génération suivante afin que tout ce qui a été partagé ne soit pas englouti sous le sable du temps.

L'auteure avait lancé comme par inadvertance ces mots: «Ces derniers temps, il m'arrive de faire le décompte de ce que je fais pour la dernière fois...»

Et l'on comprend que l'évocation des liens transgénérationnels dans les dernières pages donne à ce récit cette émouvante et subtile coloration. Farangis Habibi, femme, fille, mère, grand-mère aimante et femme de combat offre un relais émancipateur aux générations suivantes.

Ce livre est l'ultime témoignage de Farangis Habibi, livre testament: elle est décédée à Paris le 16 février 2019.

Serèn Guttmann

Une certaine idée de la justice

Dick Marti, Editions Favre, 2018

Dick Marti connaît bien les trois pouvoirs (législatif, exécutif et judiciaire) du pays car il a été successivement procureur au Tessin, conseiller d'Etat dans son canton et conseiller aux Etats. De plus, il a été membre du Conseil de l'Europe dont il a présidé la Commission des droits de l'homme. Le livre qu'il vient d'écrire est un résumé des nombreuses activités dans lesquelles il s'est engagé, un inventaire de ses combats et surtout un témoignage qui devrait servir d'exemple à toutes les personnes pour qui la justice n'est pas un vain mot.

Le premier mot qui vient à l'esprit pour qualifier le parcours de Dick Marti est celui du courage. En effet, au cours de tous ses mandats, il a dénoncé sans relâche et surtout sans concession la perfidie des hommes, leurs lâchetés et leurs compromissions. C'est lui qui a révélé le trafic d'organes au Kosovo, les prisons américaines dans des pays européens, les tueries en Tchétchénie, en Syrie et en Irak, les atteintes aux droits de l'homme dans de nombreux pays.

Pour Dick Marti, la justice est la même pour tout le monde, qu'on soit puissant ou misérable (pour citer La Fontaine!). Grâce à ses valeurs morales et à sa grande capacité de travail et d'écoute, il a osé s'en prendre aux Etats les plus forts, aux criminels les plus endurcis, aux hommes politiques les plus corrompus. Cela lui a valu des menaces et des intimidations mais ne l'a jamais empêché d'aller au fond des choses et de rédiger des rapports accablants pour certains gouvernements.

Au passage, Dick Marti s'interroge au sujet de l'aide au développement et exprime ses inquiétudes quant à l'indépendance du Comité International de la Croix Rouge. Il insiste sur le droit des peuples à disposer de leur autonomie. A ce sujet, il critique vertement les dirigeants israéliens qui ne respectent pas les résolutions de l'ONU et qui font subir aux Palestiniens d'innombrables vexations.

L'auteur dénonce aussi les mensonges de certains politiciens, leurs attermolements, le fossé qui les sépare du

peuple qui les a élus. Il critique ces acteurs qui savent adapter avec une facilité déconcertante leur personnalité et leurs discours aux scénarios les plus populaires du moment. Pour lui, cela peut aller de l'opportunisme à la tromperie, de la bouffonnerie à l'affabulation.

Pour conclure, Dick Marti met en garde la Suisse: «*Nous nous obstinons, seul pays en Europe, à refuser la transparence dans le financement des partis politiques et des campagnes de votations. La protection de la sphère privée est apparemment considérée comme plus importante que la transparence, prémisses pourtant essentielles de toute véritable démocratie. Oui, les démocraties peuvent aussi mourir. Et le danger vient rarement de l'extérieur.*

Dick Marti? Un homme qui fait honneur à la Suisse. Il faudrait peut-être songer à lui pour le prix Nobel de la paix.

Rémy Cosandey

Juge de campagne

Bernard Schneider, Editions Attinger, 2018

Bernard Schneider, docteur en droit, ancien président du Tribunal du Val-de-Travers, a choisi de livrer ses mémoires dans un ouvrage truffé d'anecdotes et d'histoires de vie. Il expose sa vision de la justice, sa manière de la rendre et ses convictions plus personnelles.

Bernard Schneider naît en 1943 et grandit à Corcelles. Après l'obtention d'une maturité de l'Ecole de commerce de Neuchâtel, il entreprend des études de droit brillamment conclues par un doctorat préparé à Cologne. En 1972, il s'envole pour le Canada où il poursuit ses études afin de parfaire sa formation juridique et linguistique. Après un bref séjour à Genève en tant que collaborateur de la Faculté de droit de l'Université, il entreprend un stage d'avocat à La Chaux-de-Fonds.

En 1978, Bernard Schneider est élu juge au Tribunal du district de Môtiers dans le Val-de-Travers. Commence alors un nouveau chapitre de sa vie: Bernard Schneider s'engage d'autant plus totalement dans ses nouvelles fonctions qu'il vit dans la maison du tribunal. En 1996,

il est contraint de cesser définitivement ses activités car il est gravement atteint dans sa santé jusqu'à devenir aveugle.

Plein d'humour mais aussi très didactique, ce petit livre nous plonge dans la vie d'une région un peu isolée et relate des affaires, souvent peu graves, mais qui illustrent fort bien les aléas de l'existence. Bernard Schneider note par exemple en s'en amusant que l'ancien tribunal de Môtiers est devenu la Maison de l'absinthe.

A la suite de la dégradation de son état de santé, l'auteur aurait pu se contenter de profiter de sa retraite; mais non, il a voulu encore se consacrer aux autres. Après une réadaptation rondement menée à sa nouvelle condition de déficient visuel, il s'est engagé avec détermination au comité de la section neuchâteloise de la Fédération des aveugles jusqu'à en assumer la présidence pendant plusieurs années. Grâce à sa maîtrise de l'écriture braille et de l'informatique, il a acquis une

bonne autonomie qui lui a permis de rédiger ce livre sur son ordinateur.

Je ne puis que vous recommander chaudement de lire «Juge de campagne», un ouvrage rafraîchissant et au ton un peu suranné mais empli d'un charme discret.

Roger Cosandey

A lire

Un hosanna sans fin

Jean d'Ormesson, de l'Académie française, est mort le 5 décembre 2017. *Un hosanna sans fin* lui permet de poursuivre avec gaieté sa réflexion sur le mystère de la vie et de la mort. Un livre-testament qui s'insère parfaitement au forum de ce numéro.

Greta Thunberg, la voix des générations futures

A 16 ans, elle est sans doute la plus jeune participante que le Forum économique mondial ait jamais accueillie. Déjà présente en Pologne en décembre dernier, à la COP24, elle avait saisi son auditoire avec un vibrant plaidoyer: «Vous dites que vous aimez vos enfants plus que tout, mais vous détruisez leur futur devant leurs yeux». Au WEF, elle a fait entendre le même message et les dernières manifestations ont prouvé que des milliers de jeunes pouvaient s'engager à sa suite.

D'après 24 Heures du 22 janvier 2019

Le Festival du film vert...

La quatorzième édition qui vient de démarrer dans toute la Suisse propose 320 projections réparties sur quelques 78 sites. Une programmation enrichie pour un public toujours plus nombreux. La formule plaît car, dit son directeur, Nicolas Guignard, nous restons un festival de proximité avec l'engagement d'associations locales qui profitent des projections pour se présenter et proposer des solutions concrètes. Le documentaire est un excellent moyen d'aller en profondeur dans une thématique, les films sont sélectionnés parmi une centaine de propositions sur le principe de «l'intelligence collective». Le film principal retenu pour la sélection 2019 est «La Terre vue du cœur». Il donne la parole à Hubert Reeves, Frédéric Lenoir et d'autres scientifiques et artistes qui rappellent combien la biodiversité est aujourd'hui menacée. Ce documentaire invite à agir sans culpabiliser avec une approche à la fois philosophique, belle et accessible à tous. Jusqu'au lundi 15

avril. Programme détaillé sur www.festivaldufilmvert.ch.

Chaire de médecine des populations vulnérables

Crée en 2016, cette chaire n'est pas qu'une chaire d'enseignement et de recherches, elle est très axée sur la médecine clinique et est abritée à la Polyclinique médicale universitaire de Lausanne. Le professeur Bodenmann, né en Colombie, a décidé de faire un travail humanitaire à Lausanne auprès de toutes les personnes vulnérables soit à cause d'un statut social instable, de la précarité ou encore de l'appartenance à une minorité linguistique ou sexuelle et qui nécessitent une prise en charge spécifique. Une bonne partie de sa pratique se fait au sein des différentes communautés, par exemple avec l'EVAM en ce qui concerne les requérants d'asile. Une grande part de son activité consiste à enseigner aux futurs médecins afin qu'ils établissent un véritable partenariat avec les malades: prendre en considération le vécu du patient, sa trajectoire et pas seulement une liste de symptômes. «Nous devons développer les compétences des soignants pour qu'ils soient en mesure de prendre en charge une grande diversité de patients».

D'après 24 Heures du 10-12 janvier 2019

Semaine contre le racisme

Comme chaque année, un collectif organise des actes de sensibilisation pendant la Semaine d'éducation contre le racisme. Cette action se fait dans plusieurs collèges de la ville où l'on monte une exposition Martin Luther King ainsi que des ateliers de sensibilisation, des

émissions de radio et même un concert. Au Foyer des jeunes travailleurs sera projeté un film documentaire en faveur de l'accueil et de la protection des migrants dans la vallée de la Roya. Pour les adultes, le «Village associatif» a ouvert ses portes le 20 mars et un rassemblement contre le racisme s'est tenu le 21 mars. L'actualité brûlante rend cette action plus que nécessaire, en particulier en milieu scolaire.

Sources: Bulletin du M.R.A.P., Section de Besançon.

Voyages climatiquement neutres

La revue *Les Alpes* se préoccupe du climat et conseille des voyages climatiquement neutres avec Berg+Tal. L'école alpine Berg+Tal investit une partie de ses bénéfices dans la protection de l'environnement. Pour chaque tonne de CO₂ émise, elle verse une contribution dans son fond pour le climat. Ce fond permet de mettre en place des mesures de protection climatique au sein de l'entreprise et de soutenir des projets environnementaux dans les destinations où Berg+Tal organise ses voyages. En Tanzanie, par exemple, elle promeut l'énergie solaire, produisant ainsi un double effet: au niveau global et au niveau local.

D'après la revue *Les Alpes* Club alpin suisse.

La coopération internationale, vue de près

Certes, nous en en avons parlé dans nos forums (sur l'eau, la décroissance, la justice, etc.) ou dans nos «Bonnes nouvelles»... Reste que nous n'avons pas depuis longtemps consacré un forum entier à ce que l'on a coutume d'appeler le «Tiers-monde». Encore fallait-il nous regarder en face, pour le choix du titre! «Tiers-Monde», «Quart-Monde»? Non, merci. «L'aide au développement»? Pas terrible, sauf à renforcer l'idée qu'ils sont là-bas sous-développés et que nous devons les aider. «L'entraide interna-

tionale»? Hum, moins pire, peut-être...

Enfin, pour paraphraser Musset, «qu'importe le titre, pourvu qu'on ait le débat». Nous donnerons la parole à ceux qui agissent sur place, qui relèvent leurs manches avec les gens du cru, qui coopèrent pour construire partout un monde plus juste. Passez le mot si vous en connaissez. Les contributions sont attendues jusqu'au 15 mai, à notre adresse: redaction@journal-lessor.ch

L'essor

Journal indépendant travaillant au rapprochement entre les humains et à leur compréhension réciproque.

Rédacteur responsable
Rémy Cosandey
Léopold-Robert 53
2300 La Chaux-de-Fonds
032/913 38 08; remy.cosandey@gmail.com

Équipe de rédaction
Christiane Betschen, Mousse Boulanger,
Rémy Cosandey,
Yvette Humbert Fink, Susanne Gerber,
François Iselin, Marc Gabriel Jehouda,
Pierre Lehmann, Emilie Salamin-Amar,
Edith Samba, Bernard Walter.

Administration et retours
L'Essor - Abonnements
Tunnels 16
2300 La Chaux-de-Fonds
ou par courriel: info@journal-lessor.ch
www.journal-lessor.ch

Abonnement annuel: CHF 36.-
Compte postal: Journal l'Essor, 12-2620-0

Composition et impression
Société coopérative du Journal
de Sainte-Croix - 1450 Sainte-Croix

L'essor - ISSN 1023-5663

délai pour le prochain numéro: 15 mai 2019

prochain forum: La coopération internationale, vue de près